

Histoire suisse: déception chez les «nuls»

VULGARISATION • Peu novateur, «L'Histoire suisse pour les nuls» ne permet guère de comprendre, d'une manière critique, la Suisse telle qu'elle est devenue.

CHARLES HEIMBERG*

Après des années de controverses, marquées aussi par des progrès substantiels de la connaissance historique, la mise à disposition du public d'un solide ouvrage de vulgarisation de l'histoire suisse était de bon augure. *L'Histoire suisse pour les nuls*, qui vient de sortir de presse sous la plume de l'historien universitaire Georges Andrey, est malheureusement très décevant.

La construction et la transmission de l'histoire dépendent de nombreux paramètres. Ils mettent en jeu notre connaissance de la manière dont les sociétés d'hier et d'aujourd'hui, de là-bas et d'ici, se sont organisées collectivement et ont évolué à travers le temps.

Que faut-il attendre d'une vulgarisation critique de l'histoire?

Trois enjeux essentiels caractérisent les fonctions sociales de l'histoire dans nos démocraties. Ils sont étroitement reliés les uns aux autres et ils correspondent chacun à une question fondamentale qui se pose en permanence à tous les passeurs d'histoire que sont les chercheurs et les enseignants: transmet-on une histoire strictement identitaire ou une histoire ouverte sur le monde et sa complexité? Transmet-on une histoire lisse et linéaire ou une histoire qui affronte des problèmes et désigne la complexité des évolutions du passé humain? Transmet-on une histoire froide et aseptisée ou une histoire des questions socialement vives prenant en considération la présence et les multiples usages du passé dans l'espace public?

Répondre à ces trois questions, au cœur d'un processus de déconstruction et de reconstruction rendant possible le passage de l'histoire des chercheurs à celle qui est donnée à voir dans les ouvrages de vulgarisation, ou dans les écoles, c'est déterminer les contenus de cette grammaire de l'histoire qui permet l'accès à la «saveur des savoirs», et ainsi à des connaissances qui permettent d'exercer un regard critique sur le monde.

Voyons donc, autour de ces trois questions, ce qu'il en est avec cette *Histoire de la Suisse pour les nuls*.

Les limites de l'approche nationale

L'histoire humaine se déploie sur une multitude d'échelles – locale, régionale, nationale, continentale ou mondiale. Mais l'ouvrage de Georges Andrey s'en tient à une histoire de la Suisse. Or, une approche strictement nationale du passé risque d'être problématique, et peu porteuse de sens pour la compréhension du monde tel qu'il est, si elle n'est pas suffisamment reliée à d'autres échelles.

De ce point de vue, cette histoire «pour les nuls» rend bien compte du récit national qui a traditionnellement nourri l'identité helvétique. Elle donne aussi à voir, d'une manière générale, le contexte européen qui l'a marquée. Sans doute ne pouvait-elle guère s'ouvrir à des comparaisons. Mais celles-ci n'en restent pas moins nécessaires pour donner du sens aux histoires nationales.

Son récit identitaire présente en outre deux lacunes majeures. Tout d'abord, d'un point de vue interne, il est très discret sur les migrations humaines qui ont marqué la Suisse, c'est-à-dire sur les conditions d'accueil, ou de rejet, de tous ceux qui ont progressivement constitué sa population en lui apportant leur culture, leur expérience, parfois leur mémoire tragique. Seules les initiatives xénophobes de l'après-guerre sont mentionnées, mais sans rien dire de la question des requérants d'asile. Ensuite, l'ouvrage est tout aussi laconique sur une économie suisse qui est parmi les plus externalisées qui soient, avec ses banques et ses multinationales présentes sur toute la planète et dont le poids effectif est proportionnellement bien supérieur à la taille du pays.

L'auteur aurait sans doute pu s'inspirer davantage de l'illustration montrant une Suisse à deux visages, celle des banques et celle de la Croix-Rouge (p. 491), un dessin qui en dit beaucoup sur la Suisse telle qu'elle est. Dans un ouvrage aussi volumineux, cette ambiguïté entre place financière et action humanitaire aurait mérité d'être traitée comme telle.

Un récit lisse sans mise en perspective

Rendre compte d'une histoire nationale sous la forme d'un récit chronologique lisse, sans mise en perspective particulière, ne permet guère d'appréhender la complexité des faits du passé. Prenons quelques exemples.

La guerre du Sonderbund est traitée avec précision, y compris au niveau de ses conséquences immédiates. Mais rien n'est dit de la réconciliation ultérieure des anciens adversaires, à la fin du XIX^e siècle, lorsque la montée du mouvement social pousse la majorité des radicaux dans le camp de la notabilité et de l'ordre établi. Ce sont pourtant ces retrouvailles, avec l'entrée d'un conservateur dans le Conseil fédéral radical, qui constituent le contexte, en 1891, de l'invention de la tradition du 1^{er} Août et de la stabilisation de la représentation d'une fondation médiévale de la Suisse (par le pacte de 1291).

La grève générale de 1918 est aussi pleinement abordée et un ultime paragraphe (p. 422) rend compte avec pertinence de la manière dont les autorités

ont diabolisé la gauche en prétendant à tort qu'il s'était agi d'une tentative révolutionnaire. Mais on ne retrouve plus guère la trace de cette campagne dans les pages consacrées à l'entre-deux-guerres alors qu'il s'agit-là d'un tournant conservateur durable et significatif pour la politique de fermeture de la classe dirigeante au cours des années ultérieures, avec notamment l'essor d'un anticommunisme viscéral, véritable pilier de la pensée dominante.

Enfin, il y a dans l'histoire suisse des phénomènes de longue durée qui mériteraient d'être traités comme tels, en dehors d'une simple chronique chronologique. C'est le cas par exemple de la lutte contre l'étranger et des diverses manifestations de la xénophobie; des deux visages de la Suisse déjà évoqués; ou encore des réalités de la neutralité officiellement affirmée.

Des occultations préoccupantes

«Je ne souhaitais pas une histoire contestatrice», nous dit Georges Andrey (*L'Hebdo*, 4 octobre 2007). Voyons donc ce que cela signifie lorsqu'il parle de la fusillade du 9 novembre 1932 (pp. 433-434). Il nous présente «une grande manifestation publique de la gauche [qui] dégénère en affrontement avec l'armée», en s'appuyant sur le seul témoignage d'un ancien conseiller d'Etat conservateur, Albert Picot. L'extrême droite était pourtant à l'origine de cette situation. Or, l'Union nationale et sa parodie de procès fascisant, et antisémite, intenté à Léon Nicole et à Jacques Dicker ne sont pas mentionnées. Au moment de commémorer les 75 ans de ce massacre qui a montré du doigt les limites de la démocratie helvétique de l'époque, cette occultation, qui ne rend pas compte de la réalité des faits et de leur contexte, est regrettable.

La notion même d'antisémitisme est d'ailleurs peu présente. Il faut ainsi chercher longtemps, en dehors de son cadre chronologique, et en tout petit sous un encart consacré à l'échec de la conférence internationale d'Evian, l'opposition

L'essentiel en moins de 100 pages

Un petit ouvrage de vulgarisation de l'histoire suisse est aussi sorti de presse ces jours-ci: *Histoire suisse* (Le Mont-sur-Lausanne, Éditions LEP, 2007), rédigé par Grégoire Nappé et illustré par Mix et Remix. Il propose en moins d'une centaine de pages un récit synthétique de l'histoire suisse. Certes, il ne pouvait guère, en si peu de pages, éviter de reproduire les mythes nationaux, dont la prétendue naissance médiévale de la Suisse, sans les soumettre à la critique, ni redonner le contexte de leur affirmation. Certes, toutes les thématiques importantes n'ont pas pu être abordées. Mais cet ouvrage sans prétention, agréable à consulter et illustré avec humour, n'en dit pas moins l'essentiel, à sa manière, y compris sur les travaux de la Commission Bergier et sur des aspects problématiques de l'histoire suisse contemporaine. CHG



C'est l'entrée d'un conservateur dans le Conseil fédéral radical qui constitue le contexte de l'invention de la tradition du 1^{er} Août. KEYSTONE

en 1938 du tampon «J» sur les passeports des Juifs allemands et autrichiens à l'initiative des autorités suisses (p. 459). Et les faits marquants de l'antisémitisme dans la société helvétique ne sont guère mentionnés: une allusion très discrète au *Pilori* d'Oltramare, mais rien sur le crime de Payerne de 1942; rien non plus sur la fameuse notion d'*Überfremdung*, la surpopulation étrangère, ni sur l'attitude du D^r Rothmund, chef de la police fédérale des étrangers, qui considérait que «le Suisse n'entend pas se laisser mener par le juif, pas plus qu'il ne voudrait se laisser mener par un étranger quel qu'il soit» (lors d'une Conférence des chefs cantonaux de police des 25-26 septembre 1942, texte publié dans les Documents diplomatiques suisses, www.dodis.ch).

A propos de la Seconde Guerre mondiale, la thèse de Georges Andrey est claire: il faut distinguer «un gouvernement indifférent et intimidable, d'une part, et un peuple secourable, d'autre part» (p. 458). Mais c'est un peu court. Qu'en est-il alors des élites économiques de ce pays? Et même s'il est en effet pertinent de rappeler l'action de tous ceux qui ont en quelque sorte sauvé l'honneur de la Suisse par leur action et

leur courage (pp. 461-462), ce qui n'a pas toujours été fait suffisamment, ce n'est pas une raison pour tomber dans l'excès inverse en déclarant que l'ensemble de la population aurait été unanimement secourable.

Enfin, même si certains de ses constats sont repris, l'absence de toute référence aux travaux de la Commission Bergier est une autre occultation préoccupante. Alors que les autorités politiques ont refusé tout débat sérieux sur les contenus du rapport de cette commission d'experts, et compte tenu du climat inquiétant qui règne dans un pays miné par la montée du populisme xénophobe de l'UDC, cette omission n'est pas neutre et va à l'encontre du développement d'une histoire critique.

L'in vraisemblable «vraisemblance» des mythes nationaux

«Depuis peu, le réexamen critique et serein des sources, le progrès des connaissances scientifiques sur la civilisation alpine du Moyen Âge ainsi que l'histoire des mentalités – celle-ci inclut désormais les légendes, considérées comme patrimoines de valeur, dans le vaste champ des réalités culturelles – permettent de dire qu'il n'y a pas de fumée sans feu et que le mythe tellien et son extraordinaire vitalité plongent probablement leurs racines dans un tréfonds d'histoire authentique» (p. 72). «Un tréfonds non attesté par les documents d'époque, certes, ajoute l'auteur, mais une histoire qui, en gros, tient du vraisemblable». Quant à Winkelried, «les historiens admettent la vraisemblance de son geste consistant à se lancer entre les piques de l'ennemi pour frayer un passage à ses frères d'armes» (p. 91).

Ces propos sont un peu déconcertants. L'histoire n'y est plus présentée comme une

science en quête de vérité, mais comme un récit qui se satisfait de la «vraisemblance». Et tout cela pour nous resservir finalement les mêmes plats! Sans rien nous dire des circonstances de l'affermissement récent, au XIX^e siècle, de ces mythes nationaux relevant de l'invention de la tradition (voir l'ouvrage que lui ont consacré E. Hobsbawm et T. Ranger aux éditions Amsterdam). Alors même qu'on en retrouve d'autres dans d'autres pays (voir Patrick Geary, *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, 2004). Ces mythes ont certes de quoi intéresser les chercheurs et les chroniqueurs: mais en tant que mythes, sans doute pas en tant que réalités soi-disant vraisemblables!

Un ouvrage décevant

L'ouvrage de Georges Andrey présente une certaine ouverture aux questions sociales et à la vie matérielle des Suisses. Il est également attentif à la place des femmes dans cette histoire, parfois d'une manière anachronique, comme lorsqu'il nous explique pourquoi elles n'ont guère eu de visibilité durant la Réforme (p. 119). Mais il contient beaucoup de détails pas toujours utiles, alors qu'il occulte des questions importantes et se moule avec complaisance dans un discours prétendument consensuel. Il nous présente une histoire sans contradictions, ne suscitant aucun débat, alors qu'il en va tout autrement dans la réalité.

Comme il s'agit d'un travail d'envergure, c'est un sentiment de déception qui prévaut finalement à la lecture d'un ouvrage peu novateur qui ne permet guère de comprendre, d'une manière critique, la Suisse telle qu'elle est devenue. I

*Historien

Georges Andrey, *L'Histoire suisse pour les nuls*, Paris, First, 2007.